Document generated on 10/12/2024 2:02 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Pierrot le fou de Jean-Luc Godard

Pierrot le fou, France, 1965, 112 minutes

Maurice Elia

Number 176, January–February 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/49737ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Elia, M. (1995). Review of [Pierrot le fou de Jean-Luc Godard / *Pierrot le fou*, France, 1965, 112 minutes]. *Séquences*, (176), 34–34.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PIERROT LE FOU

de Jean-Luc Godard

«**Pierrot le fou**, c'est un petit soldat qui découvre avec mépris, qu'il faut vivre sa vie, qu'une femme est une femme, et que dans un monde nouveau, il faut faire bande à part pour ne pas se retrouver à bout de souffle.»

Signature reconnaissable entre toutes, celle d'un cinéphage absolu, qui adore les citations, rend constamment hommage à tel ou tel écrivain en le «lisant» dans le texte (et par pleins passages), qui est sans doute resté, parmi ses contemporains, le maître incontesté de l'allusion, mais plus souvent de la dédicace ou de l'emprunt...

On a peine à croire que le film le plus célèbre de son auteur avait été adapté d'un roman policier («Obsession», de Lionel White). On y entend des passages tirées d'œuvres d'Élie Faure, de Céline, un extrait d'un poème de Lorca, même de la bande dessinée des Pieds Nickelés... Godard a fait de très évidentes allusions à Balzac, à Baudelaire, à Raymond Queneau («Pierrot mon ami», évidemment). Et au-dessus de tout, plane Rimbaud dans toute sa folle marginalité.

Mais **Pierrot le fou**, c'est aussi, ne l'oublions pas, des moments littéraires personnels délirants (la propre écriture de Godard) au milieu desquels, encore et encore, on n'hésite pas à se replonger. (Car comment ne pas jouer le jeu soi-même et s'interdire de le citer?)

J'ai une machine pour voir qui s'appelle les yeux, pour entendre les oreilles, pour parler la bouche... J'ai l'impression que c'est des machines séparées...

J'ai vu le café où Van Gogh, un soir terrible, a décidé de se couper l'oreille.

Bon, allons-y Alonzo!

Dès qu'on plaque une femme, elle commence à dire qu'on ne tourne pas rond.

Regarde... La mer, les vagues, le ciel... Ah! La vie est peut-être triste, mais elle est toujours belle, parce que je me sens libre. On peut faire ce qu'on veut, quand on veut...

Je trouve que tes jambes et ta poitrine sont émouvantes.

Un poète qui s'appelle revolver (Robert Browning).

Nous vivons de chasse et de pêche. Mardi: rien. Vendredi: my girl Friday.

Je t'ai dit: un disque tous les cinquante livres. La musique après la littérature!

Je voudrais que le temps s'arrête. Tu vois, je pose ma main sur ton genou. C'est merveilleux en soi. C'est ça, la vie...

Et cette fameuse conversation entre Ferdinand et Marianne au sujet des idées et des sentiments:

FERDINAND. Pourquoi t'as l'air triste?

MARIANNE. Parce que tu me parles avec des mots et moi, je te regarde avec des sentiments.

FERDINAND. Avec toi, on peut pas avoir de conversation. T'as jamais d'idées, toujours des sentiments.

MARIANNE. Mais c'est pas vrai! Y a des idées dans les sentiments.

FERDINAND. Bon. On va essayer d'avoir une conversation sérieuse. Tu vas me dire ce que tu aimes, ce que tu as envie, et la même chose pour moi. Alors, vas-y, commence.

MARIANNE. Les fleurs, les animaux, le bleu du ciel, le bruit de la musique... Je sais pas, moi... Tout! Et toi?

FERDINAND. Euh.. L'ambition, l'espoir, le mouvement des choses, les accidents... je... je... quoi encore? Je sais pas, moi... Enfin, tout!

À la sortie de **Pierrot le fou**, (le 29 août 1965, au Festival de Venise), on a parlé de film abstrait, de manque total de nuances, de sarcasme dans la ferveur (ou vice-versa). Les critiques les moins hostiles avaient, à l'extrême, osé qualifier Godard de «plaisant, piquant, stimulant...», «sans complexe, sans problème...» Et *Le Canard enchaîné* allait même jusqu'à avouer, au centre d'une critique mitigée: «(Godard) tourne tout ce qui passe par sa petite tête, comme il lui plaît, avec qui il lui plaît. Le résultat est déconcertant, irritant, étonnant, provocant, amusant, idiot, neuf, rarement ennuyeux...»

Godard fait encore rêver avec son film anormal et détraqué. Il suffit d'un seul visionnement pour se rendre compte que l'excès d'excentricité n'est pas ici l'élément principal de cette œuvre, ni la conséquence d'un simple caprice, encore moins d'une démence uniquement ludique. Plus qu'attendrissant, **Pierrot le fou** nous bascule des valeurs qui jouent dans le soleil et les couleurs (aucun film de Godard n'avait, ni n'a depuis, réussi cet exploit), Anna Karina y est d'une suffocante beauté, son accent reste inoubliable (lorsqu'elle entonne sa célèbre litanie: *Qu'est-ce que j'peux faire? J'sais pas quoi faire...* ou qu'elle chante «Ma ligne de chance»), Belmondo n'est pas encore le cavaleur qu'il est devenu par la suite, ni l'enfant gâté à qui tout réussit, c'est un acteur en balade qui semble être totalement lui-même, qui s'est faiblement détaché du Michel Poiccard d'**À bout de souffle** et n'hésite pas à balancer quelques répliques en regardant directement le spectateur, faites comme moi, quoi...

Anna Karina et Jean-Paul Belmondo

Alors, romantique, **Pierrot le fou**? Vachement. Œuvre d'une unité purement émotionnelle, visant l'instinct, mieux, la perception de l'instinct, sa raison d'être et la vibrante anarchie qu'on peut tirer de son utilisation.

On est en ville. Il y a des gangsters.

Puis on est sur une île déserte. Ou alors pas si déserte que ça.

Le bonheur dans la fuite (**Pierrot le fou** est certainement le film le moins politique de Godard).

On se récite des poésies, on se fredonne des chansons, on peint la vie en rouge et en bleu.

Il y a beaucoup de sang.

Marianne et Pierrot (*Je te répète que je m'appelle Ferdinand...*) meurent à la fin.

Peu importe. Entre-temps, **Pierrot le fou**-film est devenu Pierrot le fou, ce quelqu'un en nous qui questionne en silence les conventions de nos sociétés et de nos arts, qui se meut avec un parfait bonheur dans ce qui lui reste, tout au fond, d'encore tangible, et qui, en dépit des limites et des habitudes fabriquées, se fait sauter à la dynamite autant de fois qu'il le veut.

Ploum ploum tralala.

Maurice Elia

PIERROT LE FOU

Réal.: Jean-Luc Godard — **Scén.:** Jean-Luc Godard, d'après le roman «Obsession», de Lionel White — **Phot.:** Raoul Coutard — **Mont.:** Françoise Collin — **Mus.:** Antoine Duhamel — **Chansons:** Bassiak — **Son:** René Levert — **Dir. art.:** Pierre Guffroy — **Int.:** Jean-Paul Belmondo (Ferdinand), Anna Karina (Marianne), Dirk Sanders (le «frère»), Raymond Devos (l'homme du port), Graziella Galvani (Maria), Roger Dutoit et Hans Meyer (les gangsters), Jimmy Karoubi, Christa Nell, Pascal Aubier, Pierre Hanin, Laszlo Szabo, Jean-Pierre Léaud, Samuel Fuller, Alexis Poliakoff, la princesse Aicha Abadie — **Prod.:** Georges de Beauregard — France — 1965 — 112 minutes.